

---

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

---

## AU LECTEUR

---

Notre ami Georges Deherme nous prie d'annoncer qu'il abandonne la responsabilité de la *Revue* qu'il a créée, imprimée, rédigée si longtemps à lui seul.

La *Coopération des Idées* devient l'organe collectif de la Société des Universités populaires, fondée par Deherme.

Il efface sa personne devant son œuvre.

C'est pour nous un agréable devoir que de rendre hommage à notre ami, à son dévouement, à sa modestie, à son énergie, à sa victorieuse persévérance.

Nous prenons ici l'engagement de soutenir le fardeau qu'il nous cède, de ne pas mentir à l'œuvre commune et de satisfaire, par notre esprit de tolérance absolue ENVERS TOUTE DOCTRINE SOCIALE ET LAÏQUE, les hommes de volonté ferme et de pensée libre que nous acceptons de représenter.

LE COMITÉ DE RÉDACTION.

---

## L'INAUGURATION

---

Le 9 octobre, ceux qui ont inauguré l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine ont eu le pressentiment qu'une force nouvelle allait entrer en scène. Non pas une force qui se créait là, spontanément, de toutes pièces. Il n'y a pas de ces phénomènes subits en histoire. Tout se prépare, s'élabore lentement, pour se révéler à la première occasion favorable. Il n'était pas possible que tant de paroles dites, écrites, que tant d'efforts accomplis dans le même sens, que tant d'actions ébauchées, n'eussent pas leur commencement de réalisation. Cette Université populaire a beaucoup de fondateurs, tous ceux qui ont pensé et voulu de la même manière, savants, artistes, littérateurs, professeurs, travailleurs de tous ordres, et toutes les femmes pourvues de sentiment et de raison qui savent dire, chez elles, avec tant d'autorité, de douces et fortes paroles qui restent gravées dans l'esprit de l'homme, du jeune homme, qui écoutent. Grâce à Deherme, toutes ces pensées en marche, tous ces commencements d'actes, ont désormais leur lieu de rendez-vous. Toutes les inquiétudes et toutes les bonnes volontés éparses ont maintenant la possibilité de se réunir en faisceau.

C'était là, au soir du lundi 9 octobre, ce qui rendait le spectacle si grave, si

émouvant. Que ceux qui étaient absents et qui lisent ces lignes n'aillent pas croire pour cela que ces livres assises avaient un caractère particulier d'anxiété ou de solennité. Nullement. Ceux qui écoutaient étaient en familiarité avec celui qui parlait, et le beau discours de Gabriel Séailles, si profondément pénétrant, n'a pas perdu un seul instant sa familiarité charmante. Le causeur savait qu'il était venu pour formuler les préoccupations de tous, il se sentait en confiance, et c'est avec une tranquille certitude qu'il expliquait à ses auditeurs comment les temps étaient enfin venus de faire l'économie d'une révolution, — et d'une réaction. Il a démontré encore avec un parfait bonheur de pensée et de formule qu'il dépendait de tous de trancher le grand débat sur le progrès, et de faire de ce mot controversé une réalité, en accomplissant le progrès pour soi-même, sans attendre l'accord de tous. Que celui qui comprend agisse immédiatement en réformant d'abord son individu : par ce seul acte d'énergie morale, il éclairera ceux qui ne comprennent pas encore. Tel est le moyen que tous ont à leur disposition.

Je résume ainsi le discours de Gabriel Séailles par l'impression qu'il m'a laissée, mais le texte d'*Education et Révolution*, qui est publié plus loin, doit être recherché pour pouvoir connaître et apprécier les aspects différents d'une telle question et toutes les utiles raisons développées par l'auteur. Ce que je veux surtout marquer ici, c'est que Séailles était venu dire à ses auditeurs ce qu'ils attendaient de lui. Chacun fut confirmé dans sa volonté, car chacun apprit qu'il n'était pas seul à vouloir. Tel est le grand bénéfice de cette soirée.

Ce bénéfice est désormais acquis. La foule n'a pas diminué depuis le premier jour. Toujours l'affluence et l'ardeur. On peut même dire que le public désiré est plus nombreux, puisque les invités venus de tous les quartiers de Paris ne reviennent pas tous les soirs et laissent la place aux habitants du quartier. Or, la foule est aussi considérable. Aurait-elle été diminuée, n'y aurait-il eu que trois cents, deux cents, cent, cinquante personnes de bonne volonté, que le résultat n'en serait pas moins atteint. Le centre de réunion existe, où tous ceux qui viennent se sentent chez eux, en libre conversation avec tous, maîtres de tout ce qui leur est offert par la parole des conférenciers, par les livres de la bibliothèque, et maîtres demain des images expressives que leur offrira le musée en formation. Tout, d'ailleurs, est en formation, tout le sera toujours. Il ne faut pas que la vie créée là ait un arrêt, qui serait une décroissance. D'autres quartiers de Paris sont prêts pour tenter et réussir la même œuvre. L'action est commencée. Qu'elle soit, non pas achevée, mais continuée sans cesse !

GUSTAVE GEFFROY.

## ÉDUCATION ET RÉVOLUTION <sup>(1)</sup>

Messieurs, nous inaugurons ce soir notre maison nouvelle, et nous y entrons avec confiance ; elle est modeste encore ; dans l'immense cité elle occupe un bien petit espace, et sa façade n'attirera pas les regards du passant ; un jour sans doute, et c'est notre espérance, comme l'est déjà notre petite salle de la rue Paul-Bert, elle sera un souvenir, vers lequel les anciens se reporteront avec attendrissement, ainsi que l'homme sourit et s'étonne d'avoir trouvé si grand le jardin qui suffisait aux jeux de son enfance. Telle qu'elle est, cette installation répond à nos besoins, puissions-nous seulement accomplir tout le bien qu'elle permet ! Nous ne voulons rien d'apparent, rien d'artificiel ; comme l'être vivant, développons-nous lentement, et que ce soit l'âme même que nous aurons su nous donner qui peu à peu se construise le corps qu'elle sera capable d'organiser et de mouvoir. Déjà nous avons une salle de lecture avec une bibliothèque, que nous enrichirons ; une salle de jeux avec un billard ; un musée, où seront exposés tour à tour les chefs-d'œuvre des maîtres ; une salle de spectacle, où nous apprendrons qu'il est de nobles divertissements, une autre ivresse que celle qui lâche la brute en pleine liberté. Par un hasard que j'appellerai symbolique, nous occupons l'emplacement d'un ancien café-concert. Je remercie en votre nom notre excellent architecte, M. Vinay, de l'intelligence avec laquelle il a mis à profit l'espace dont il disposait, et plus encore du dévouement infatigable avec lequel il a dirigé et pressé les travaux.

Pour exprimer ce qui est dans toutes les pensées, et j'ose dire dans tous les cœurs, j'offre le témoignage de notre gratitude à notre ami Deherme ; vous savez sa foi ardente, sa volonté tenace, il a été l'apôtre de la coopération des idées, il ne s'est pas lassé de la définir, d'en montrer le sens et la fécondité, il s'est donné tout entier, il n'a ménagé ni son temps, ni ses forces, il a fait passer en nous quelque chose de sa confiance généreuse, il ne s'est pas contenté de parler, il a agi ; avec de hautes ambitions, il a le courage des humbles commencements ; il ne met pas la récolte avant les semilles, mais, comme le rude paysan qui lentement ouvre la terre pour lui confier le grain de l'avenir, il a la vision des moissons futures. Que son exemple soit contagieux ; souvenons-nous que coopérer ce n'est pas laisser la besogne aux plus convaincus, aux plus vaillants et les applaudir.

### I

Messieurs, je me défie plus que personne des programmes ambitieux, dont il ne reste qu'un bruit d'éloquence ; quand on a bien parlé, on est trop souvent tenté de croire qu'on a bien agi, je sais que les monuments durables s'élèvent jour par jour, heure par heure, par les efforts ignorés des individus, comme ces

(1) Conférence d'inauguration faite par notre président, M. Gabriel Séailles, le 9 octobre dernier, à l'Université populaire, 137, Faubourg Saint-Antoine, et publiée par la Grande Revue et le Bulletin de l'Union pour l'action morale.

murs romains faits de cailloux cimentés que les hommes ont laissés debout par lassitude de les détruire. Mais il est bon de parler, comme parfois on se recueille, pour prendre conscience de sa pensée, pour fixer le souvenir des heures lucides où l'on a trouvé dans la claire intelligence de l'idéal le courage de tendre vers lui.

Nous apportons d'autant plus de patience, de continuité, de zèle dans les humbles actions dont la vie est faite, que nous savons discerner en elles le principe des grandes choses qu'elles rendent possibles.

Ce n'est point au hasard que nous avons choisi pour notre œuvre le titre de *Coopération des idées*. Par là nous affirmons d'abord qu'abstention est impuissance, que dans l'individu est la source de toute énergie ; ensuite que l'action de l'individu ne se complète, ne s'achève que par celle des autres hommes, donc qu'elle doit être avant tout un effort pour chercher par l'entente des esprits le concert des volontés. Il faut que l'individu existe, il faut qu'il soit réel, indépendant, qu'il soit une force vive, — pas de coopération sans coopérateurs ; mais les individus ne doivent pas être forts pour s'isoler, pour s'opposer, pour se faire une guerre plus terrible et plus douloureuse ; la vraie loi de l'être social n'est pas la lutte, mais l'union pour la vie. L'égoïsme est la grande illusion : tout désordre au dehors devient en nous division et douleur. Tous contre chacun, chacun contre tous, c'est la défiance et la peur, la vie diminuée. Nous nous unissons pour apprendre la vie en société, pour commencer à la vivre, convaincus que notre existence personnelle est d'autant plus riche et d'autant plus une que nous la dévouons à un idéal collectif qui l'enveloppe dans l'harmonie d'une existence plus durable et plus haute.

Coopérative, notre œuvre n'est pas une bonne œuvre, une condescendance de la charité ; nous ne venons pas imposer des dogmes, défendre une tradition, justifier la hiérarchie sociale en jouant les bons riches. Il n'y a ici ni maîtres, ni chefs, ni patrons ; notre propriété est collective, elle est sous notre propre sauvegarde ; nous trouvons notre loi dans notre idéal ; nous sommes des hommes libres, des égaux volontaires. Nous mettons en commun nos intelligences et nos bonnes volontés, nous rapprochons nos idées pour les conférer ; nous cherchons à nous comprendre ; nous savons qu'à ce libre commerce tous, des plus humbles aux plus élevés, nous ne pouvons que profiter, en nous délivrant de nos préjugés, en apprenant à nous connaître et à nous aimer, en faisant nos esprits plus justes, nos cœurs plus ouverts, en élargissant notre idée de l'humanité. Nous ne sommes pas des sectaires ; toute pensée est ici la bienvenue, qu'elle donne seulement ses titres ; nous n'excluons que ceux qui s'arrogeant le privilège de la vérité absolue se croient le droit de l'imposer. Ce respect des consciences n'est pas scepticisme, il n'exprime que notre confiance dans la force de la vérité. Nous avons foi dans la raison, nous croyons qu'il y a une vérité impersonnelle, principe d'union entre les hommes, mais aussi fermement nous croyons que cette vérité n'est pas figée en dogmes immuables, qu'elle est progressive, qu'elle ne peut s'accroître comme se transmettre et se propager qu'en se recréant incessamment dans des esprits individuels et vivants.

On nous dira que nous nous prenons nous-mêmes à nos faux semblants, que

nous nous donnons une aimable comédie qui ne change rien à la réalité des choses. L'ignorant a besoin du savant qui n'a pas besoin de l'ignorant ; l'un donne, l'autre reçoit, l'un parle, l'autre écoute, l'un marche, l'autre suit. Où est l'échange de services, la réciprocité qui fait les égaux ? L'autorité sur les consciences n'est pas moins impérieuse pour se dissimuler sous la forme d'un appel à la liberté. — Je réponds d'abord que l'autorité des hommes n'est ici que celle de la raison, qui se contrôle sans cesse elle-même, et qu'obéir à la raison, c'est s'obéir à soi-même, et j'ajoute que la coopération des idées est bien une éducation mutuelle où, sans discuter sur nos mérites, les uns et les autres nous mettons quelque chose en commun. Que le travailleur ait besoin du savant, on ne le conteste pas. L'ignorance est une faiblesse, elle livre l'homme à l'illusion, elle le fatigue d'erreurs en tous sens : une volonté forte suppose des idées claires pour des actes bien définis : c'est entendu.

Mais je maintiens que l'homme de pensée n'a pas moins besoin du travailleur, et cela non seulement pour le succès de ses idées, parce que, dans une démocratie, il ne peut rien sans son concours ; mais pour l'éducation même de son esprit, parce qu'il est des qualités primordiales que ses habitudes, sa manière de vivre émoussent, affaiblissent et qu'il ne peut revivifier en lui que par le contact avec les hommes simples, qui peinent, qui souffrent, qui font sans cesse à leurs dépens une expérience, qui vaut toutes les expériences de laboratoire, toutes les méditations abstraites du philosophe, l'expérience concrète immédiate de la vie.

Certes la tentation est grande pour le savant de se retirer de la vie, de s'élever jusqu'aux hauteurs sereines où ne montent plus les bruits de la rue et le tumulte de la place publique, de laisser les hommes à leurs passions, à leurs luttes, et, dans ce recul, de contempler, d'analyser ces agitations avec la même impassibilité que les mouvements des atomes ou des astres dont elles ne font peut-être que compliquer les lois nécessaires. Parce que l'on n'est plus homme, on se croit plus qu'un homme. Mais quelle misère cache cet orgueil, ce dédain transcendant ! Singulière illusion que celle qui, sous prétexte de purifier l'air, le raréfierait jusqu'à lui enlever les éléments mêmes qui raniment incessamment la flamme de la vie ! Fantôme dans le royaume des ombres, l'esprit se nourrit d'idées générales, de rapports, d'abstractions mortes, il croit tenir le monde dans des formules qui n'expriment que les cadres du réel, ne définissent que les limites entre lesquelles se joue le grand drame de l'Être. Le vrai prix de la science est dans l'action qu'elle permet. Si nous cherchons par la découverte des lois la connaissance du possible, ce n'est pas pour sortir de l'être, c'est pour y entrer plus profondément, en faisant concourir la nature à nos desseins. Notre vie vraiment est éphémère, la vanité des vanités, si nous ne savons, en en faisant un moment du grand travail humain, prendre conscience de ce qui peut tenir d'immortel dans sa durée limitée. On n'apprend la vie qu'en vivant : qui se retire de la vie se condamne à l'ignorer et avec elle ce qui donne son sens à tout le reste.

La vie, messieurs, ne se laisse pas oublier du peuple, elle le tient, elle ne le lâche pas. Il faut que l'ouvrier gagne son pain à la sueur de son front, que de son labeur chaque jour il refasse la vie des siens, qu'il soit adroit, ingénieux, de

coup d'œil prompt ; qu'aux incertitudes d'un avenir toujours menacé — la maladie, le chômage, — il oppose ce que les satisfaits appellent l'imprévoyance, ce qu'il serait plus juste peut-être d'appeler le courage d'affronter l'inconnu. Dans cette lutte, les plus intelligents, les meilleurs saisissent en pleine lumière tout un côté de la vie spirituelle que la pensée abstraite laisse dans l'ombre. Actifs, ils apprennent de la volonté, de ses ressources, de sa puissance originale, des rapports qu'il lui appartient de soutenir avec le monde ce que l'action seule nous en peut apprendre. Contemplative, toute à la préoccupation d'expliquer ce qui est, de ramener les faits aux lois, la science volontiers se résigne ; en nous remettant dans l'être, dans le devenir réel, l'action développe l'initiative, fortifie la volonté par la confiance, inspire la sainte révolte contre la prétendue nécessité du mal.

Le mot idée se peut prendre en un double sens : l'idée est sans doute le général, la loi, le rapport abstrait que l'analyse et la comparaison dégagent des phénomènes ; mais l'idée est autre chose encore, elle est l'acte par lequel l'esprit d'éléments donnés crée une unité nouvelle, une harmonie qui est son œuvre, la beauté qu'il imagine, le bien dont il trouve en lui-même le principe et l'exigence. Cette fécondité dans le beau, dans le bien, l'action la suppose et seule la révèle. L'idée n'est plus l'abstrait, elle est l'idéal ; elle n'est plus une formulé, elle est un vivant ; de la pensée elle gagne le cœur et l'imagination, elle devient amour, elle descend jusque dans l'organisme pour le mouvoir et se produire au dehors. Ce sens supérieur de l'idée dans son rapport avec l'action, tout contribue à le donner au travailleur, sa besogne qui le condamne à ne penser que pour agir, qui punit toute erreur par un échec ; son habitude de prendre les choses simplement, d'aller au plus pressé, sans s'arrêter à toutes les raisons dont l'examen laisse passer l'heure d'agir ; sa rude vie enfin qui, s'il n'en est point écrasé, éveille en lui le rêve ou la volonté d'une destinée meilleure dans une société plus juste.

Il y a dans l'esprit humain deux forces également nécessaires : la réflexion, la spontanéité ; la réflexion qui fixe en quelque sorte ce qui passe, l'arrête, le décompose en ses éléments et en leurs rapports ; la spontanéité qui crée des synthèses nouvelles, suscite des formes idéales, continue la fécondité de la nature dans l'esprit, ajoute à ce qui est ce qui doit être, ce qui peut être par notre intelligence et par notre volonté. Ces deux forces, le génie les concilie : mais avec notre division du travail, avec notre spécialisme à outrance, je ne crains pas de dire, après Michelet, que dans le peuple surtout vit cette spontanéité créatrice, qui non seulement sans cesse rajeunit la nature, renouvelle l'art, élève l'idéal moral, mais qui dans la science même est le principe de tout progrès, l'esprit de découverte, l'invention de la vérité. Ne disons pas de mal de la patience, des calculs de la réflexion, mais dans la sagesse pratique faisons entrer l'énergie, l'espérance, la foi dans la raison, l'entêtement dans la volonté du bien qui seul — et non le pur mécanisme — nous est vraiment intelligible. Il faut que, dans la diversité nécessaire des fonctions, une vie moins spécialisée, plus harmonieuse, rétablisse en chaque individu l'unité des forces constitutives de l'esprit, dont l'équilibre est la santé morale ; il faut que par notre progrès intérieur même nous redevenions peuple, au sens plein de ce mot, dont il y a quelque chose d'étrange à ce qu'il ne désigne pas l'universalité des citoyens.

C'est en toute sincérité, sans arrière-pensée que nous proposons la coopération des idées, la grande alliance du travail : nous avons besoin les uns des autres, nous n'avons pas seulement à nous compléter en coordonnant dans le présent nos qualités contraires ; par cette mutuelle éducation nous devons acquérir ce qui nous manque, rétablir la relation normale qui lie l'action à la pensée et la pensée à l'action, réaliser les uns et les autres, en effaçant peu à peu la séparation des classes qui fait leur hostilité, un exemplaire plus vrai de l'humanité.

## II

Mais, messieurs, quand nous proposons cette éducation mutuelle, ce commerce d'amitié entre intellectuels et travailleurs, quand nous prétendons aller de nous-mêmes vers une société où l'ouvrier soit capable de penser, et le penseur capable « d'ouvrer », pour reprendre un vieux mot de notre langue, ne sommes-nous pas les dupes d'une illusion plus ou moins volontaire ? Il est très beau de revendiquer la vérité, la beauté, la vie morale pour tous, mais n'y a-t-il pas une hypocrisie véritable à offrir généreusement au peuple des biens dont on sait que sa dure vie lui interdit la jouissance ? Vous voulez que l'ouvrier se mette debout, qu'il lève la tête et regarde le ciel, quand la vie l'écrase, l'humilie, comme ces vieux paysans dont les vertèbres se sont soudées dans l'attitude de labeur qu'elles courbe vers la terre ; vous voulez qu'il pense, quand la prévoyance, dans son existence précaire, n'est qu'une prévision de misère ajoutée à la misère ; vous voulez qu'il soit homme, quand il est condamné à travailler sans relâche pour la satisfaction des seuls besoins de l'animal ; qu'il connaisse l'ivresse des pures jouissances, quand son corps lassé ne se réveille pour le plaisir que par les excitations violentes qui le galvanisent en achevant de l'épuiser.

Voilà la grande, la douloureuse objection. Et ici nous trouvons en face de nous des hommes qui au fond veulent ce que nous voulons, — non pas seulement, comme on affecte parfois de le croire, le pain matériel, mais l'aliment spirituel de la vérité, de la beauté pour tous, — des hommes qu'à ce titre je ne puis appeler des adversaires, mais qui veulent faire du dehors, par l'autorité, en gouvernant, ce que nous voudrions faire surtout par l'initiative, par la liberté, en sortant de tutelle, en apprenant à nous gouverner nous-mêmes. Pour réformer l'individu, disent les socialistes, réformez la société ; pour changer l'homme, changez les institutions ; pour transformer la vie, transformez le milieu. Dans une société capitaliste vous aurez toujours des parias et des esclaves : elle veut que la plupart peinent et souffrent pour que quelques-uns pensent ou jouissent. Votre appel aux énergies individuelles est aussi vain que la prétention surannée de corriger l'injustice radicale par la charité qui n'en est qu'une des formes. Vous serez sauvés malgré vous, que vous le veuillez ou non, par la force des choses. Cette société mauvaise porte la nécessité de sa mort dans la loi même de son développement. Une évolution fatale concentre de plus en plus les capitaux, de plus en plus diminue le nombre de ses détenteurs. Le remède sortira de l'excès du mal. La foule toujours croissante des exploités prendra conscience enfin de sa force et de son intérêt, et par le seul mécanisme du suffrage universel elle déplacera la puissance politique pour la mettre au service du peuple et la retourner

contre ses adversaires. La révolution, conséquence du déterminisme économique, terme nécessaire de l'évolution, ne fera qu'appliquer à la rigueur la loi qui veut que le nombre des capitalistes tende vers zéro ou mieux vers l'unité. Alors, par une combinaison savante de lois et de règlements, l'Etat, providence active et réelle, descendue enfin du ciel sur la terre, organisera le travail, présidera à la production et à la répartition des richesses, bref, transformera le milieu social et par lui les individus qui ne peuvent pas ne s'y point adapter. L'histoire s'arrête un peu, comme les contes de fées, au moment où les héros, sortis de toutes les épreuves, n'ont plus qu'à être heureux : mais, croyez-moi, c'est un grand art et difficile que celui d'être heureux.

Je reconnais sans hésiter que vouloir l'homme meilleur, c'est vouloir une société plus équitable. La cité est comme immanente aux citoyens : ses injustices, ses relations faussées, ses tyrannies brutales ou hypocrites deviennent dans l'individu vices, erreurs, préjugés, l'insolence, l'orgueil imbécile, la dureté des uns ; la servilité, la jalousie, la révolte des autres. Il n'y a pas pour l'homme de perfection solitaire : le mal social, celui dont nous nous imaginons ne pas souffrir, celui même dont nous croyons profiter, passe en nous, s'insinue dans notre cœur. On a fait, avec quelle vigueur, vous le savez, la critique économique de notre société ; il serait facile de montrer dans nos idées, dans nos mœurs, dans notre culte de l'argent, dans notre manie de paraître, dans notre infinie sottise, dans notre stupide mépris qui fait que du haut en bas chacun se console du coup de pied qu'il reçoit par celui qu'il donne, l'image en raccourci et comme la transposition de ce qu'il y a de mauvais, de faux, d'inique en elle. Par cela que la cité prend conscience d'elle-même dans la pensée des citoyens, elle ne peut se fixer dans l'injustice, que si cette injustice est acceptée, voulue, propagée dans les âmes.

Que la société doive être réformée, qu'elle doive permettre à tous ses membres de s'élever à l'humanité, qu'elle ne puisse par suite les placer dans des conditions qui la lui interdisent, c'est notre pensée même. Nous n'avons pas le droit de demander à nos semblables d'être des héros, de porter sans fléchir le poids d'une destinée trop lourde. Nous l'avons dit et nous le maintenons : nous voulons une civilisation qui ne laisse pas en dehors d'elle la majorité des hommes, qui ne soit pas l'œuvre et le privilège d'une élite. Mais nous refusons de jouer notre destinée sur la loi douteuse d'une évolution soi-disant nécessaire. Nous nous défions du fatalisme qui endort les intelligences, paralyse les volontés, enracine dans les âmes le mal qu'on le charge de réparer parce qu'on n'a pas l'énergie de faire sa besogne soi-même. Tandis qu'on attend que le déterminisme des choses réalise le paradis terrestre, on perd à le rêver un temps qu'on emploierait mieux à s'en rapprocher, et l'on en reste aussi éloigné que jamais. N'oubliez pas que la lâcheté consent à tout, qu'on se résigne à tout mal contre lequel on ne lutte plus, et que l'inertie le fait enfin préférer au bien qui demanderait l'effort du changement.

La Révolution, le déplacement de l'autorité, qui est encore un appel à la force des choses, une manière de charger la nécessité extérieure de faire notre tâche, de travailler à notre place, ne m'inspire pas beaucoup plus de confiance. Nous

n'avons pas besoin d'une heure d'emportement, nous avons besoin de siècles d'énergie. Le problème de la vie ne se tranche pas par un coup d'audace ; il se pose le lendemain comme il s'est posé la veille, et il ne se résout que par la continuité d'un effort sans lequel la vie ne serait plus que la mort. La Révolution nous expose au très grand péril de croire que tout est fini alors que tout commence. On a pris la Bastille, on a envahi les Tuileries, on est maître de l'Hôtel de Ville, les chefs du peuple ont en mains tous les rouages de la grande machine, il ne reste qu'à faire passer les programmes électoraux dans les lois. L'effort a été rude et donne bien droit au repos. Il est entendu que la bataille est gagnée et qu'il n'y a plus qu'à jouir de la victoire. Le mal est détruit, les méchants silencieux, intimidés, le bien va se faire tout seul. On attend, il n'y a rien de changé qu'un mot et quelques hommes.

J'ai vu une révolution ; j'étais bien jeune : le 4 septembre, une belle journée, où les splendeurs de l'été se mariaient aux douceurs de l'automne ! J'allais où nous allions tous, emporté dans le grand courant de la foule, qui roulait par les rues et les boulevards. Sur la place du Châtelet un grand cri court de bouche en bouche : l'Empire est renversé, la République est proclamée. Dans les cours tristes de nos collègues, comme nous avions rêvé cette heure ! Je reçus comme un grand coup dans le cœur et mes yeux se remplirent de larmes ; il me semblait qu'un poids lourd tombait de mes épaules, j'allais dans une sorte d'allégresse. Le soir, sur la place du Carroussel, des groupes s'étaient formés ; les chants qu'avaient chantés les soldats de la Révolution montaient dans l'air apaisé, où semblait passer un souffle de délivrance ; l'affiche qui annonçait le désastre de Sedan s'étalait encore sur les murs, et plus d'un croyait voir, ramenée par la Liberté, la grande figure de la Victoire volant dans la nuit, les ailes déployées. Vous savez le reste. Aujourd'hui, après trente ans bientôt écoulés, le cléricalisme est plus menaçant que jamais, les biens de mainmorte se sont accrus dans une prodigieuse mesure, la république est contestée, de prétendus patriotes rêvent d'humilier la France à un césarisme de caserne, et, ce qui eût paru la plus incroyable des prophéties à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les guerres de religion sont prêtes à rentrer dans notre histoire.

Le grand danger des révolutions, je le répète, c'est l'illusion dont elles sont à la fois le principe et la conséquence : nées du fatalisme, elles en portent les fruits. Qu'elles puissent être nécessaires pour renverser un obstacle, l'obstacle des choses mortes qui arrêtent le mouvement de la vie, je ne le nie point. Mais trop souvent, l'obstacle renversé, l'on s'arrête ou l'on danse en rond, au moment même où il faudrait se mettre en marche. On attend, rien n'arrive, l'impatience devient indignation, on accuse les hommes, jusqu'à ce qu'on s'en prenne aux idées mêmes de ce qu'on n'a pas su leur donner par son amour et son courage la force efficace qui les eût fait entrer dans la trame des phénomènes. Les révolutions, le plus souvent, sont rendues stériles moins par le retour offensif, par la poussée de toutes les forces réactionnaires coalisées que par le découragement, par la lassitude de ceux qui les ont faites. L'heure sonne des prêcheurs de résignation qui vont doucereux, répétant que la justice n'est pas de ce monde, qu'il ne nous est pas donné de la faire régner sur la terre, que la sagesse est d'at-

tendre, que la vertu est de se soumettre, d'obéir. La rue est toute proche où des ouvriers, las d'émeutes, répondaient par un outrage au représentant du peuple, Baudin, qui les suppliait de défendre la loi violée, et c'est ici, c'est dans cette salle qu'on rapporta son cadavre solitaire.

### III

Messieurs, nous tournons dans un cercle. Il faut changer le milieu social pour changer l'individu, car tout ce qu'il y a de faux et d'injuste dans la société devient mensonge, iniquité dans le cœur des hommes qu'elle pervertit; il faut changer les individus pour changer le milieu social, parce qu'en dernière analyse le milieu social est fait des individus, et que des hommes indignes sauraient bien tourner et corrompre les lois de la société idéale, si Dieu se décidait à descendre une seconde fois sur quelque Sinaï pour les promulguer dans l'éclat des trompettes et les grondements du tonnerre. Concevez-vous une société libre entre des êtres abrutis par l'alcool, esclaves des passions basses et dont les plus sages ne dépasseraient pas les petits calculs de l'intérêt personnel.

Rejetés de l'individu à la société, de la société à l'individu, il semble que nous soyons condamnés à la contradiction et à l'impuissance. La sagesse est-elle donc enfin dans l'indifférence, dans le laisser-faire, dans l'abandon à la nécessité, avec la consolation de rêver qu'elle travaille à notre bonheur et à notre perfection? Je doute que le milieu social s'améliore par le seul jeu des forces naturelles, par les seules lois du frottement, du choc et de l'équilibre, que la justice soit la résultante dernière des lois de la mécanique. Une solution, messieurs, reste ouverte devant nous. Au lieu d'attendre dans l'oisiveté, mère de tous les vices, dit la sagesse populaire, le paradis terrestre et le grand jour qui doit nous le rendre, si nous nous mettions en route, si nous nous servions de notre intelligence pour concevoir le bien, de notre volonté pour le commencer. Puisque la montagne ne vient pas à nous, si nous allons à la montagne? La contradiction du même coup serait levée. Le progrès étant notre marche en avant, le bien sortant de notre effort personnel et collectif, de notre entente, de notre active coopération, nous ne changerions le milieu qu'en nous changeant nous-mêmes. Par l'action nous aurions résolu la difficulté qu'elle seule peut résoudre: faire des hommes nouveaux pour une société nouvelle. L'action est féconde: elle assure peu à peu à l'individu les qualités qu'elle exige, la sagesse et l'énergie; elle précise l'idéal; au rêve vague et stérile, elle substitue la poursuite de fins prochaines qui peuvent être atteintes et mettent sur le chemin d'un bien supérieur qu'il faudra dépasser encore; par le succès relatif, elle stimule les courages; en concertant nos efforts, en nous animant d'une pensée commune, elle nous habitue à la discipline volontaire qui identifie la loi avec la liberté. Que la propriété, sous sa forme actuelle, ne soit pas une chose sacro-sainte, je le crois; qu'en dehors d'elle, il soit possible de concevoir la production et la répartition des richesses, je l'admets, seulement sachons bien qu'au compte social nous ne trouverons jamais que la somme de ce qu'auront produit les vertus et les énergies individuelles.

En agissant d'ensemble, en coopérant, en inaugurant déjà par là la société

nouvelle, faisons donc notre éducation d'hommes et de citoyens, acquérons cette richesse intérieure, sans laquelle nous ne pourrions que changer la forme de notre misère. Ne divisons pas l'Etat, n'attendons pas tout de lui : l'Etat est une abstraction qui dissimule les hommes en chair et en os, égoïstes et passionnés, qui détiennent la puissance publique. L'autorité corrompt les hommes qui l'exercent; tout gouvernement tend vers le despotisme et y tendra d'autant plus que vous lui donnerez plus à faire. Contre ceux qui attendent le salut d'un déplacement de l'autorité, Proudhon disait avec profondeur : « L'abolition de l'autorité parmi les hommes est le but, la révolution sociale est le moyen. » L'abolition de l'autorité est le but : entendez, messieurs, que la fin suprême de l'homme est la liberté, qu'on ne la sacrifie qu'en sacrifiant ce qui donne son prix à tout le reste. La révolution sociale est le moyen : c'est-à-dire que toutes les revendications se ramènent à la revendication du droit qu'a l'homme de pouvoir s'élever par son propre effort à la dignité humaine. La liberté n'est ni le caprice, ni l'arbitraire. Être libre, c'est d'abord s'affranchir des servitudes qu'on trouve en soi-même, dont on est le complice et plus ou moins l'auteur; et c'est, s'élevant à l'idée du bien supérieur, humain, qui ne peut être réalisé que par la volonté collective, que par la solidarité sociale, se faire l'ouvrier de ce bien, par suite ne plus obéir à une autorité extérieure, mais être vraiment autonome, trouver sa loi dans son vouloir et dans son amour de la justice.

Notre ambition est de commencer la société nouvelle, au lieu de l'attendre. La société n'est pas seulement quelque chose de négatif, la paix imposée par la force, l'institution du gendarme, elle doit être coopération, l'union volontaire d'individus conscients qui s'associent pour travailler ensemble aux grandes œuvres collectives, à la science, à l'industrie, à l'art, à la justice, à la conquête progressive de la nature par la raison. La convergence des efforts n'est jamais réalisée qu'imparfaitement par la contrainte, qui ne va pas sans résistances, elle a pour condition première la libre coopération des volontés qui suppose elle-même l'entente des esprits. Voilà pourquoi, commençant par le commencement, nous mettons au principe de la coopération sociale la coopération des idées. Il n'est qu'une obéissance qui n'humilie point, qui n'amène point la révolte, l'obéissance à une vérité comprise. En cherchant ensemble, de bonne foi, les idées qui unissent, nous marquons et notre respect pour ce qu'il y a de plus sacré, la libre adhésion de l'homme à la vérité morale qui doit renaître et comme refléurir en chaque conscience, et notre foi que la raison, loin de nous livrer à l'anarchie, est vraiment quelque chose d'humain dans l'homme, et qu'elle ne peut manquer, si on la suit loyalement, de nous amener à des principes communs de vérité, de justice, qui suffisent à assurer le libre concert des volontés. Dépendre les uns des autres est souvent une raison de se haïr, une solidarité toute mécanique ne peut suppléer à l'entente des esprits. La vraie société doit être une union volontaire, fraternelle, cordiale, une amitié qui, sans détruire l'originalité individuelle, se fonde sur quelque chose d'intérieur, sur une communauté de pensées et de sentiments, sur le dévouement à un idéal supérieur.

Mais si nous tenons à ramener la coopération sociale à son vrai principe qui est l'accord des intelligences, le concours des libres volontés, si nous voulons

réaliser d'abord en nous et du dedans la société vraie, l'idée qui ne se traduit pas dans les faits, dans des œuvres concrètes reste une idée abstraite, morte, sans efficace. Nous n'aspirons à poser en nous, dans notre conscience, les conditions de la société juste que pour les projeter au dehors dans des coopératives de consommation, de production, d'autant plus assurées de vivre, de prospérer, qu'elles seront l'œuvre de coopérateurs décidés à pratiquer les vertus qu'exige l'autonomie. Vous savez ce qu'ont fait les socialistes belges ; leur exemple sera suivi, n'en doutez pas. Sur ce terrain se fera la conciliation de tous ceux qui veulent l'émancipation du peuple. Affranchissez le salaire, faites dans cet effort l'éducation qui vous affranchira du capital. Qu'on ne parle pas d'utilitarisme grossier, incapable d'éveiller les passions généreuses, sans lesquelles rien de grand n'est possible : nous ne fondons pas la religion de la *ristourne* ; au delà de l'échange des pains et des vestons, nous voyons la justice qui y préside ; dans cette action concertée, dans cette propriété collective, un apprentissage de vertus nouvelles, au terme des rapports humains entre les hommes.

## IV

Ai-je besoin, messieurs, de m'excuser pour avoir cherché avec vous l'expression la plus haute des principes qui nous inspirent dans l'œuvre que nous tentons ensemble. Quelques-uns trouveront que tout cela est bien ambitieux, j'ai la conviction qu'on ne gagne rien à humilier sa propre pensée, et que le courage des besognes quotidiennes a besoin de s'alimenter aux grandes espérances. Modestes dans nos moyens, dans l'étendue de notre action, nous sommes forcés de l'être, et nous sommes de ceux qui pensent qu'il ne faut pas attendre de pouvoir tout faire pour entreprendre quelque chose. Une âme humaine nous paraît chose assez précieuse pour mériter notre effort : qu'un citoyen s'arrête à la porte du cabaret, qu'il résiste aux tentations basses, qu'il prenne conscience de sa liberté, il pose en lui la première pierre de la cité libre ; qu'il s'unisse à ceux qui veulent ce qu'il veut, que tous ensemble ils se groupent, se fortifient, s'entraînent par leur mutuel exemple, voilà le monument qui s'élève. Nous croyons que notre idéal d'union par en haut, non pas seulement par les besoins, par les intérêts, par tout ce qui, sans principe supérieur, nous isole et nous oppose, mais par les idées, par les sentiments, par la volonté de la justice, par ce qu'il y a de véritablement humain dans l'homme, est l'idéal de la société entre des êtres intelligents et libres, nous le disons.

La philosophie, comme la science, a ses aridités, ses déductions abstraites, mais elle n'est pas réservée à quelques initiés, il est bon de la faire sortir des écoles, marcher par la cité, entrer jusque dans les humbles demeures pour en vivifier toutes les pensées sincères et libres. Notre philosophie est la philosophie de l'action. Volontiers je distinguerais deux grandes méthodes qui dirigent l'esprit dans son mouvement inquiet vers la vérité morale : la méthode théologique et la méthode que, faute d'un nom meilleur, j'appellerais la méthode humaine. La méthode théologique suppose que le bien est réalisé, qu'il existe, qu'il ne nous est donné que de le constater, de l'imiter ; comme il est, à dire vrai, ce qui est, notre rôle est d'obéir, et nous ne pouvons qu'en appeler à une Providence

qui fait tout ce qu'il y a de réel dans notre action. De cette méthode il y a des applications différentes : les uns, convaincus de la malice originelle, de la méchanceté radicale, regardent la volonté de faire régner la raison dans l'individu et la justice dans la société comme une tentation diabolique, une révolte contre Dieu ; ils voient dans la vie une épreuve, se résignent au mal ici-bas, et bornent leur ambition à l'atténuer par le palliatif de la charité. Les autres admettent aussi que le bien est en dehors de nous, qu'il est réalisé déjà au moins dans ses conditions et dans ses causes, qu'en ce sens son avènement est fatal et ne dépend pas de notre initiative ; seulement ils font descendre le paradis du ciel sur la terre, sinon pour nous en donner la possession immédiate, du moins pour enchanter de son attente notre rêve de l'avenir. La justice adviendra par l'action d'une sorte de Providence qui se confond ici avec la loi nécessaire de l'évolution économique.

A cette méthode nous opposons la méthode que j'appelle la méthode humaine, à ce fatalisme la philosophie de l'action. Nous croyons à l'influence de l'intelligence et de la volonté sur la marche de l'histoire. Nous ne contemplons pas les idées divines, nous ne prophétisons pas l'avenir, nous avons la pensée et nous nous en servons, nous appliquons notre raison aux faits, aux rapports des hommes en société, nous cherchons l'ordre qui seul peut la satisfaire; peu à peu, par tâtonnements, en profitant de la tradition qui est l'expérience humaine, nous créons notre idéal de justice sociale, d'égalité fraternelle, et, pour le préciser, pour le définir, sans le fixer jamais en formules immuables, nous nous mettons à l'œuvre, nous commençons à le réaliser.

Il y a quelques années, messieurs, nous avons entendu de bons apôtres répéter sur tous les tons : Il faut agir, il faut croire ! Mais que penser, que vouloir, que faire ? La société moderne a cherché vainement dans la science une foi nouvelle, la voilà désabusée, elle s'arrête, elle hésite, elle se souvient et elle regrette. Ces angoisses affectées, ces pompeuses réticences cachaient l'arrière-pensée de ramener la société soumise, humiliée, repentante aux pieds de l'Eglise qui consentirait une fois encore à la guérir de l'illusion de la liberté. Nous aussi nous disons : Ce n'est pas par la négation, par la critique, par l'ironie que l'on fonde une vie nouvelle ; il faut affirmer et il faut agir. Mais nous nions que l'idéal manque à l'action. Ce qui nous trouble, ce qui nous inquiète, c'est la grandeur même de l'œuvre à accomplir, l'incertitude sur les moyens de la commencer, la tentation de tout faire à la fois, d'emporter d'un élan ce qu'il faut mériter et conquérir. Cet idéal, nous n'avons pas à le chercher bien loin, il est dans les faits qu'a posés l'histoire, dans les exigences de la conscience moderne. Organiser la démocratie, en faire une réalité, pour cela ouvrir à tous l'accès de la vie spirituelle, élever tous les hommes à la conscience et à la liberté, trouver une forme de civilisation sans esclaves, sans barbares, à laquelle tous participent et collaborent, voilà l'idéal nouveau, création originale de la conscience humaine, qui voudrait vainement en redescendre après s'y être élevée.

Vous le voyez, nous pouvons nous mettre à l'œuvre, sans crainte que la besogne nous manque. Ne nous faisons pas d'illusion : par cela même que nous ne rejetons plus l'avènement de la justice dans un monde supra-terrestre, que nous

prétendons l'exprimer ici-bas, dans la société des hommes, il faut que nous nous chargions d'une tâche qui ne peut être accomplie que par nous. Il ne s'agit pas d'une victoire à remporter, d'un jour de labeur suivi de longs repos. Le travail est la loi : l'action ne descend pas seulement de la pensée dans les membres, le corps se prolonge dans les machines puissantes qui mettent à notre service les forces de la nature, et c'est la terre elle-même qui devient ainsi le grand corps que doit animer la pensée humaine. Nous ne sommes pas près de cette société qui envelopperait dans son harmonie l'homme, l'animal et les forces brutes elles-mêmes, nous n'avons pas fini de rationaliser la planète.

A ceux qui diraient : votre idéal ne satisfera pas l'homme parce qu'il est terrestre, parce qu'il limite les perspectives de l'âme qui veut conquérir l'infini, je réponds : l'action ne ferme pas l'avenir. Les hommes religieux ne sont pas ceux qui vont répétant : « Seigneur ! Seigneur ! » et qui par l'intolérance, par la haine, par la peur de la vérité, trahissent tout ce qu'il y a de vraiment divin dans l'âme. Vous n'avez que faire de l'immortalité, si cette courte vie est trop vaste encore pour les intérêts mesquins dont vous la remplissez. Elargissez votre âme en l'approfondissant ; plus vous réaliserez le bien, moins vous douterez de sa réalité ; plus vous donnerez de force en vous à la raison, plus vous l'exprimerez dans le petit monde où s'applique et s'étend votre action, plus vous croirez à la possibilité de son universel triomphe. Pour agir nous n'attendons pas d'avoir résolu tous les doutes, pénétré tous les mystères ; pour savoir si Dieu existe, nous marchons à sa rencontre.

GABRIEL SÉAILLES.

---

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

**Les Eléments d'une Renaissance française**, par *Saint-Georges de Bouhéliar*. — Librairie de « La Plume », 31, rue Bonaparte.

L'auteur l'avoue : « Il s'est trouvé toute une année attaché à un journal. Il y donnait chaque semaine un article. » Il a pris son rôle au sérieux, car il est très jeune. Comme il dit ingénument, « il s'est cru quelque importance. » Ne voyez là aucune sottise vanité. Cet orgueil est très philosophique. Il tient à une haute conception de la vie. M. Saint-Georges de Bouhéliar ajoute que son « orgueil a été de croire qu'il pourrait avoir autant d'influence en exposant sa pensée, en ses principaux raccourcis, qu'une hirondelle aperçue ou qu'un bouquet respiré. »

C'est donc une pensée qui s'expose, à l'occasion de divers événements déjà oubliés, une âme qui s'entr'ouvre. Mais l'auteur omet malheureusement de nous donner le titre de ce journal étonnant qui permet une telle chose chaque semaine, durant toute une année. Ce journal vaut d'être connu.

L'enthousiasme de cet auteur pour ce qui est noble, pur, héroïque n'a pas de

borne. Son livre est un cantique. Il respire la joie du beau, la volonté du sublime. Et s'il a quelque mélancolie, c'est que, « en 1897, l'humanité n'a pas découvert un héros, auquel elle puisse s'attacher, en qui elle puisse se reconnaître et s'adorer. » C'est que le métier de héros devient difficile, si j'ose m'exprimer ainsi. L'humanité de l'âge de pierre pouvait facilement découvrir le héros représentatif. Mais aujourd'hui ? L'humanité dépasse tous les dieux de notre imagination. L'humanité ne peut plus se représenter en un homme, fût-il dieu, elle est trop grande et trop complexe. Le dieu que cherchent les poètes et les philosophes, le héros que désirent servir tous les cœurs nobles et les volontés viriles : c'est l'humanité elle-même. Il n'y a pas à la créer, il n'y a qu'à la reconnaître.

Les éléments de la renaissance française, nous les trouvons épars dans l'âme de tous les hommes du monde.

Ce livre sincère, ému, vibrant, est à lire.

G. DEHERME.

Lire :

*La Rhétorique du Peuple*, par F. Gache (chez A. Veyrière, libraire éditeur, place de l'Hôtel-de-Ville, à Alais (Gard). — Une brochure fortement pensée à 0,60 c.

*L'Armée d'une Démocratie*, par Gaston Moch (Edition de la *Revue blanche*, 23, boulevard des Italiens), un volume 3 fr. 50. — Il en sera fait un compte rendu.

---

### SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES

Société des Universités populaires

---

Nous avons reçu : précédemment, 17,119 fr. 55; M. Gaucher, 6 fr.; M. Mondet, 2 fr.; M. et Mme Gillot, 12 fr.; M. Guébin, 6 fr.; M. Maurice Kahn, 10 fr.; M. Carrillon, 10 fr.; M. Cart, 6 fr.; M. Rosenwald, 6 fr.; Mlle Rosenwald, 6 fr.; Mme Weill et Mlles Weill, 18 fr.; M. Haubert, 6 fr.; Mme Gédalge, 7 fr.; M. Thiaudière, 10 fr.; M. Lucien-Jean, 10 fr.; M. Hauser, 6 fr.; M. et Mme Rousselle, 12 fr.; M. Lucien Genet, 6 fr.; M. Peltier, 10 fr.; M. Imbert, 6 fr.; M. Ch. Saunier, 5 fr.; Mme Ragonnaud, 7 fr.; Mme Thiaudière, 5 fr.; M. Soubeyran, 5 fr.; M. Somasco, 20 fr.; M. Hennequin, 10 fr.; M. Crepin, 6 fr.; M. Pataud, 6 fr.; M. Aubriot, 6 fr.; M. Ch. Pinac, 2 fr.; M. Breuillot, directeur de l'*Union des Mécaniciens*, 6 fr.; M. Flosseau, directeur de l'*Association des ouvriers en voitures*, 6 fr.; M. Parfait, directeur de la *Boulangerie ouvrière*, 6 fr.; M. Amiard, directeur de l'*Association le Papier*, 6 fr.; M. Benoiste, 6 fr.; M. Lefebvre, 6 fr.; Mme Vve Franck, 12 fr.; M. Vavasseur, 10 fr.; M. Izard, 6 fr.; M. Lemiroux, 6 fr.; M. Thoma, 6 fr.; M. Labonne, 6 fr.; M. Sénéchal, 20 fr.; M. Aumont, 5 fr.; M. Rosenwald Salvador, 6 fr.; M. Rosenwald Léon, 6 fr.; M. Rosenwald André,

6 fr.; M. Nogué, 5 fr.; Mme Moïna de Bert, 100 fr.; M. Fallery H., 6 fr.; Mlle Blanck, 25 fr.; M. Pautauberge, 100 fr.; M. Robert Dreyfus, 10 fr.; M. Lebel, 10 fr.; M. Lambert, 1 fr.; M. Ogereau, 6 fr.; M. E. d'Eichtal, 100 fr.; Mme Halbronn, 25 fr.; Mlle Pierre Thomas, 6 fr.; Mlle Bida, 6 fr.; M. Herbert Kahn, 10 fr.; M. Henri Mayer, 6 fr.; M. Gaston Mayer, 200 fr.; M. Favereaux G., 10 fr.; M. Corra, 6 fr.; M. Taule, 6 fr.; M. Voisin, 10 fr.; Mme Dreyfus-Hinstein, 6 fr.; docteur Bernard-Leroy, 6 fr.; docteur Frey, 10 fr.; M. Demangeot, 10 fr.; M. Lissagaray, 10 fr.; docteur Thulié, 20 fr.; M. Marty, 6 fr.; M. Durney, 6 fr.; Mme Wilson, 6 fr.; M. Houchard, 12 fr.; M. Charles Frey, 10 fr.; M. Rheins, 10 fr.; M. Spycket, 20 fr.; M. Peillet, 10 fr.; M. Monier, 6 fr.; M. Cattela, 60 fr.; M. Alfred-Spinosa Cattela, 10 fr.; M. Lemaire, 10 fr.; M. Raoul Marx, 20 fr.; M. Petitjean, 50 fr.; M. Louis Lion, 20 fr.; M. Pitt, 6 fr.; M. B. Pottecher, 100 fr.; M. René Goblet, 20 fr.; M. E. Marx, 20 fr.; M. Meyer-Kahn, 10 fr.; M. Vallette, 6 fr.; M. Wauvelberg, 100 fr.; M. Marcel Guérin, 10 fr.; M. Lemaïque, 6 fr.; M. Paraf, 6 fr.; M. Hecht, 6 fr.; M. Cahun, 6 fr.; M. Philip de Barjean, 6 fr.; M. Isidore Marx, 20 fr.; M. Richard Bloch, 10 fr.; M. Galaup, 10 fr.; M. Laporte, 6 fr.; M. Patterson, 6 fr.; M. Lausanne, 6 fr.; M. Béguin, 6 fr.; M. Delage, 6 fr.; M. Olchanski, 10 fr.; M. Baumgarten, 10 fr.; M. Bergé, 10 fr.; M. Giraud, 10 fr.; M. Vaudrand, 10 fr.; Mme Vve Clayeux, 10 fr.; M. Baudoin, 10 fr.; M. Chassagne, 10 fr.; M. Sauvelski, 10 fr.; M. Cohn, 10 fr.; M. Joël, 20 fr.; Mme Lucie Grange, directrice de « La Lumière », 10 fr.; M. Charles Porgès, 1000 fr.; M. Milhaud, 10 fr.; Mlle Carrasset, 6 fr.; M. Valensi, 12 fr.; M. Dorville, 10 fr.; M. Sarchi, 50 fr.; M. Lambert, 20 fr.; M. Milliaud, 20 fr.; M. Goldschmitt, 20 fr.; M. Lévy-Falco, 20 fr.; M. Selz, 10 fr.; M. Schwenk, 6 fr.; docteur Sée, 6 fr.; Mme Schwenk, 6 fr.; M. Hunziker, 6 fr.; Mme Hunziker, 6 fr.; Mme Hachenbourg, 6 fr.; Mlle Kauffmann, 6 fr.; une amie anonyme de Bruxelles, 100 fr.; M. Clément, 200 fr.; M. Vanderheyem, 10 fr.; M. Waël, 10 fr.; M. Boegner, 20 fr.; M. Marc Boegner, 10 fr.; Anonyme, 5 fr.; M. Créhange, 6 fr.; M. Hanicotte, 6 fr.; M. Fernand d'Orval, 10 fr.; Mme Emile Weyl, 6 fr.; Mme Machiels, 10 fr.; Anonyme, 20 fr.; M. Schwob, 6 fr.; M. Grihon, 6 fr.; Mme Rauber, 6 fr.; M. Kaufmant, 10 fr.; M. L. Nottin, 200 fr.; M. et Mme Paul Lévy, 12 fr.; M. Jacques Sée, 6 fr.; M. Cohen, 6 fr.; M. Clapier, 15 fr.; M. H. May, 6 fr.; M. G. May, 6 fr.; Mme Marcel, 6 fr.; M. Ed. Goudchaux, 1000 fr.; M. Ch. Goudchaux, 2000 fr.; Mlle Hélène Rosenwald, 10 fr.; M. S. Rosenwald, 5 fr.; M. Méliodon, 6 fr.; M. Goldschmidt, 500 fr.; M. Denoyel, 1 fr.; M. G. Laroque, 6 fr.; M. Merle d'Aubigné, 6 fr.; Mme Thierry de Lanoue, 20 fr.; Mme Beaujean, 10 fr.; M. Edouard Estaunié, 6 fr.; M. Moncharville, 6 fr.; Mlle Bouhours, 6 fr.; Mme Courty, 6 fr.; M. Espinas, 10 fr.; Mlle Same, 6 fr.; Mlle Scott, 6 fr.; M. Arthur Fontaine, 100 fr.; M. Hahn, 10 fr.; M. Amsen, 20 fr.; M. Arthur Lévy, 10 fr.; M. Lévy, 6 fr. — Total: 24,624 fr. 55.